

le gouvernement de l'Église, distribua de nombreuses aumônes aux pauvres, essaya d'introduire une réforme dans les mœurs du clergé, et entreprit même de relever les murs de Rome, qui tombaient en ruines.

La mort l'arrêta subitement au milieu de ses travaux apostoliques, après un pontificat de vingt et quelques jours, au mois de février de l'année 708 : il fut enterré à Saint-Pierre.

Sous le règne de Sisinnius, saint Bonnet, évêque de Clermont, vint en pèlerinage à Rome pour visiter les tombeaux des apôtres et pour obtenir du souverain pontife la confirmation de son titre d'évêque, qui lui était vivement contesté par les ecclésiastiques de son diocèse, à cause des brigues qui avaient eu lieu lors de son élection.

Comme le prélat apportait de riches présents en expiation de sa faute, le pape se montra indulgent et confirma sa nomination, sous la condition qu'il consacrerait tous les produits de son évêché à des fondations pieuses ou à des aumônes.

Saint Bonnet exécuta si religieusement la pénitence qui lui était imposée, qu'il fut appelé le père des pauvres et qu'il mérita d'être canonisé.

CONSTANTIN I^{er},

JUSTINIEN II,
PHILIPPIQUE,
ANASTASE,
empereurs d'Orient.

90^e PAPE.

CHILDEBERT III,
DAGOBERT III,
rois
de France.

Brigues pour les élections des papes. — Exaltation de Constantin. — Démêlés du pontife et de l'archevêque de Ravenne. — Félix est assiégé dans sa métropole, chargé de chaînes et conduit à Constantinople. — Le légat du saint-siège lui fait arracher la langue et lui fait crever les yeux avec un fer rouge. — Pèlerinages des fidèles à Rome. — Nouvelles cruautés du pontife. — L'empereur lui fait livrer le patriarche Callinique. — Voyage du pape à Constantinople. — Il est reçu par le prince avec de grands honneurs. — Révolte de Philippique Bardanès. — Il s'empare du trône et fait brûler publiquement les actes du concile qui condamnait les monothélites. — Le pape excite des séditions dans Rome. — Anastase parvient à l'empire. — Il rétablit les décrets du sixième concile. — Lettres de l'empereur et du patriarche de Byzance. — Zèle du prince Anastase pour l'Église. — Triomphe du pape. — Mort du pontife Constantin.

A cette époque, les prêtres et les moines grecs, chassés de leurs Églises par les Arabes et par les révolutions fréquentes qui désolaient l'empire, se réfugièrent en Italie et à Rome. Aussi le saint-siège, au commencement du huitième siècle, fut-il constamment occupé par des prêtres grecs, qui étaient en grande majorité en Italie. Après la mort du Syrien Sisin-

nius, on élut pour lui succéder un prélat de la même nation, qui fut consacré sous le nom de Constantin.

Devenu souverain pontife par les intrigues de ses amis, Constantin s'empessa de remplir les promesses qu'il avait faites avant son élection; et l'archevêché de Ravenne fut donné au diacre Félix, qui avait été un des plus ardents meneurs de son parti. Le nouveau patriarche se voyant assis sur le siège le plus important de l'Italie, voulut en assurer l'indépendance, et refusa de renouveler à l'Église romaine les promesses de fidélité et d'obéissance que ses prédécesseurs avaient faites. Il rassembla des troupes, fortifia la ville de Ravenne, et se prépara à résister aux foudres du pontife par la puissance des armes.

Constantin comprenant l'inutilité de ses anathèmes contre un ecclésiastique aussi puissant, envoya des légats à l'empereur Justinien pour lui demander des troupes afin de soumettre le prêtre rebelle. Le prince fit partir aussitôt le patrice Théodore à la tête d'une armée; la ville fut prise d'assaut; Félix, arrêté par les soldats, fut chargé de chaînes, conduit à Constantinople et plongé dans un cachot. Enfin, par ordre du légat, on le retira de sa prison, on lui arracha la langue, on lui creva les yeux, et on l'envoya en exil. Cette cruauté, exercée à l'instigation de Constantin, fut le prélude d'exécutions plus terribles encore.

Le légat obtint du faible Justinien l'ordre de faire arracher les yeux au patriarche Callinique; et après le supplice, le malheureux prélat fut envoyé à Rome, où le saint-père exerça contre lui toutes les tortures que la cruauté ingénieuse d'un prêtre peut inventer.

Pendant ce siècle les pèlerinages étaient déjà regardés comme l'œuvre la plus méritoire devant Dieu. Les hommes dont la vie avait été souillée par des débauches ou par des crimes pouvaient racheter leurs iniquités en faisant un voyage dans la ville sainte. Les nobles, les ducs et les rois mêmes venaient se prosterner devant le tombeau des apôtres, imploraient le pardon de leurs péchés, offraient de riches présents à Saint-Pierre, et recevaient en échange l'absolution des pontifes de Rome.

Kenred, prince des Merciens, et le roi des Saxons orientaux, nommé Offa, cédant à l'engouement général, abandonnèrent leurs royaumes et se rendirent en Italie, emportant avec eux d'immenses trésors destinés au saint-père. Constantin leur rendit de grands honneurs, les entoura de moines hypocrites, et par des prédications sur les malheurs de l'autre vie, il effraya l'esprit grossier de ces princes, et les détermina à embrasser la vie monastique. Tous deux moururent quelque temps après, condamnant peut-être le fanatisme qui leur avait fait oublier leurs femmes, leurs enfants et jusqu'à leurs royaumes.

L'année suivante 710, le pape céda enfin aux instances de l'empereur, qui le suppliait de venir à Constantinople pour régler les affaires de l'Église d'Orient; il s'embarqua à Porto, accompagné de deux évêques, de trois prêtres et de quelques moines. Constantin se dirigea vers la Grèce, passa l'hiver à Otrante, et se rendit ensuite dans la ville impériale, où Justinien l'attendait.

Tibère, fils de l'empereur, et le patriarche allèrent à la rencontre du saint-père jusqu'à sept milles de la ville; ils

étaient suivis des grands de l'empire, du clergé, des magistrats et d'une multitude innombrable de citoyens. A son arrivée, Constantin célébra une messe solennelle dans l'église de Sainte-Sophie, et après la cérémonie, le même cortège le ramena dans le palais de Placidie, préparé pour le recevoir. Anastase assure que l'empereur, en présence de tout le peuple, baisa les pieds du pape, et que le peuple admira l'humilité de ce bon prince. Il fait remarquer cette singulière action, et glorifie Justinien d'avoir, le premier, donné aux puissants de la terre l'exemple de baiser les sandales de l'évêque de Rome !

Pendant son séjour à la cour de Byzance, le saint-père approuva les actes du concile « in Trullo », et conféra souvent avec le monarque sur les intérêts de l'Église et de l'état. Justinien préparait alors une expédition contre les habitants de Chersonèse, qui avaient voulu le faire assassiner à l'époque où il s'était réfugié chez eux. Constantin, prévoyant les difficultés d'une semblable entreprise contre des peuples aguerris, essaya de détourner le prince de son projet; mais ses justes remontrances furent inutiles, et les troupes reçurent l'ordre de partir pour cette péninsule éloignée.

A peine arrivés sous les murs de la ville, les soldats, fatigués par des marches forcées, irrités contre leurs chefs, dont l'imprévoyance les avait laissés exposés à toutes les privations, se révoltèrent contre leurs généraux, fraternisèrent avec les citoyens, et proclamèrent empereur, sous le nom de Philippique, l'Arménien Bardanès, ce général qui avait été exilé autrefois par Justinien dans la place même qu'ils venaient assiéger.

Le nouveau souverain marcha aussitôt sur Constantinople à la tête de l'armée qui l'avait choisi pour chef; il prit la capitale d'assaut, et s'étant emparé de Justinien, il lui fit trancher la tête, et resta seul maître de l'empire.

Le pape, qui était déjà en route pour l'Italie, reçut à son arrivée à Rome une lettre de l'usurpateur qui lui ordonnait d'approuver le monothélisme et de rejeter le sixième concile général, menaçant, en cas de refus, de persécuter les ecclésiastiques orthodoxes. En effet, à peine affermi sur le trône, Philippique convoqua une assemblée d'évêques dans laquelle le sixième synode fut anathématisé; et les décrets qui avaient été rendus par les Pères furent condamnés à être brûlés publiquement devant le palais impérial.

Bardanès nomma ensuite des prélats monothélites pour gouverner les Églises grecques, et rétablit dans les diptyques sacrés les noms de Sergius, de Pyrrhus, d'Honorius et des autres hérétiques.

Constantin, de son côté, s'empressa d'élever dans la basilique de Saint-Pierre un immense tableau qui contenait les six conciles généraux; il ordonna aux fidèles de les honorer comme les inspirations de l'Esprit saint; il défendit de prononcer le nom de l'usurpateur dans les prières publiques, de recevoir ses lettres, son portrait, et même les monnaies frappées à son effigie.

En se mettant aussi ouvertement en opposition avec Philippique Bardanès, le souverain pontife n'avait pas seulement le projet de se séparer de l'Église grecque, il voulait encore rompre les liens qui rattachaient le saint-siège à l'empire, et sous prétexte d'orthodoxie, donner un nouvel aliment aux

haines secrètes qui divisaient l'Italie et la Grèce, et mettre les successeurs de l'apôtre en mesure de secouer le joug des empereurs d'Orient.

Le peuple de Rome, toujours extrême dans ses colères comme dans ses joies, seconda la politique du pontife, et décréta que ni le titre ni l'autorité de Bardanès l'hérétique ne seraient reconnus. Le sénat défendit de recevoir ses statues, ses portraits, de prononcer son nom dans les solennités religieuses, et ne voulut pas reconnaître le nouveau gouverneur, nommé Pierre, envoyé par Philippique. Soutenu par le clergé, Christophe, l'ancien titulaire, essaya de se maintenir dans la ville; mais Pierre lui résista à main armée, et le sang coula sur les marches du palais pontifical: alors le pape, qui avait excité la révolte, satisfait de voir que sa puissance balançait déjà celle du souverain, s'avança au milieu des rebelles, entouré de ses évêques, revêtu des ornements sacerdotaux, et précédé des croix et des bannières. Cet appareil imposant frappa l'esprit superstitieux du peuple et des soldats, le calme se rétablit, et Pierre n'osant plus compter sur le dévouement de ses troupes, se retira aussitôt à Ravenne.

On apprit ensuite par des lettres venues de Sicile que l'usurpateur avait été déposé, et qu'Anastase, prince orthodoxe, était parvenu à l'empire. Le nouveau monarque rétablit les décrets du sixième concile, et adressa à Constantin sa profession de foi et les lettres synodales de Jean, qu'il avait nommé patriarche de Constantinople. Le prélat écrivait à la cour de Rome en ces termes: « Nous vous informons, très-saint-père, que le tyran Bardanès avait placé sur notre

» siège un homme qui n'était pas même du corps de l'Église byzantine, et qui partageait les erreurs de son maître.

» Nous avons d'abord résisté aux menaces du tyran en refusant de reconnaître son évêque; mais les supplications des fidèles nous ont ensuite déterminé à le consacrer, afin d'éviter à notre peuple les malheurs d'une persécution.

» Nous nous accusons également d'avoir anathématisé le sixième synode général, et nous nous repentons d'avoir commis une action aussi condamnable.

» Votre légat vous rendra témoignage de notre douleur dans cette circonstance, où nous avons été forcé d'abjurer la foi que nous professons hautement devant vous. Il vous dira aussi que nous avons bravé les ordres de Bardanès, pour conserver précieusement dans notre demeure les actes du concile qui renfermaient les souscriptions des évêques et de l'empereur Constant.

» Nous osons donc espérer que notre conduite ne sera point condamnée par votre sagesse, et nous vous prions de nous adresser à votre tour vos lettres synodales, comme le gage d'une charité mutuelle. » Les historiens ne parlent pas de la réponse du pape; ils rapportent seulement que le diacre Agathon annexa une copie de l'épître de Jean aux actes du sixième synode.

Les envoyés de l'empereur Anastase furent reçus avec de grands honneurs par le saint-père, ainsi que les nouveaux officiers qui venaient au nom du prince prendre possession du gouvernement de l'Italie. Ils avaient ordre de protéger en toutes circonstances le saint-siège, de maintenir l'intégrité de la foi et d'assurer les privilèges de la ville et de l'Église de Rome.

Quelques mois après, l'ancien métropolitain de Ravenne, qui avait été mutilé cruellement et déposé de son siège au commencement de ce pontificat, se réconcilia avec Constantin et fut rappelé de son exil. Félix fut admis à se prosterner aux pieds du pape pour lui remettre son acte de soumission et pour lui renouveler son serment d'obédience, ce qu'il ne put faire que par des sons inarticulés. Il donna au trésor de Saint-Pierre une somme énorme pour son ordination, et il obtint d'être rétabli dans son archevêché, au mépris des canons qui défendaient de conserver dans les ordres les prélats privés de la vue et de la langue.

Benoît, archevêque de Milan, vint également en pèlerinage à Rome, et disputa au saint-siège le droit de consacrer les chefs du clergé de Pavie. Malgré l'équité de ses réclamations et la modération de ses remontrances, il fut condamné par le pape, qui se déclara juge et partie dans sa propre cause.

Constantin mourut bientôt après, et fut enterré au commencement de l'année 715 dans la cathédrale de Saint-Pierre. Ce fut lui qui le premier assembla un concile pour autoriser l'usage de placer des images dans les basiliques.

GRÉGOIRE II,

91^e PAPE.

ANASTASE II,
THÉODOSE III,
LÉON L'ISAURIEN,
empereurs d'Orient.

CHILPÉRIC I^{er},
THIERRY II,
rois
de France.

Histoire de Grégoire avant son pontificat. — Les Lombards s'emparèrent de la ville de Cumes. — Le pape achète la trahison du duc Jean. — L'Église de Bavière. — Voyage de saint Corbinien à Rome. — Grégoire II fonde un grand nombre de monastères. — Il épuise les trésors de l'Église et dissipe les biens des pauvres pour enrichir les moines. — Voyage de Winfrid à Rome. — Lettres du pape. — Concile de Rome. — On veut assassiner le pontife. — Grégoire excite une révolte générale en Italie. — Guerre des images. — Hypocrisie du pape. — Attentats du pape contre l'empereur. — Nouvelle révolte en Italie. — Fureur des Romains. — Disputes entre les évêques. — Insolence du pontife. — Mort de Grégoire. — Miracle des trois éponges.

Grégoire était fils du patricien Marcel, et Romain de naissance. Élevé dans la demeure patriarcale de Latran, sous les yeux du pontife Sergius I^{er}, il se livra dès sa jeunesse à l'étude des saintes Écritures et de l'éloquence sacrée et profane. Il parlait avec une élégance et une facilité remarquables, et son talent oratoire lui fit donner le surnom de Dialogue. A Byzance, il avait excité l'admiration des évêques, des grands et du prince, par la sagesse de ses discours et par la pureté de ses mœurs.